

## Réalité et possibilité de la culture latino-américaine

In: Tiers-Monde. 1969, tome 10 n°39. pp. 487-507.

---

Citer ce document / Cite this document :

Miró Quesada Francisco. Réalité et possibilité de la culture latino-américaine. In: Tiers-Monde. 1969, tome 10 n°39. pp. 487-507.

doi : 10.3406/tiers.1969.2506

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers\\_0040-7356\\_1969\\_num\\_10\\_39\\_2506](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers_0040-7356_1969_num_10_39_2506)

---

# RÉALITÉ ET POSSIBILITÉ DE LA CULTURE LATINO-AMÉRICAINNE

par Francisco Miró QUESADA\*  
Université de San Marcos, Lima

## I. — LE CARACTÈRE « SUI GENERIS » DE LA SITUATION LATINO-AMÉRICAINNE

Personne ne niera l'appartenance de l'Amérique latine au Tiers Monde : dualisme de l'économie, origine coloniale de la structure socio-économique, pouvoir aux mains de minorités d'une grande influence, forte croissance démographique, tels sont les caractères que ce continent possède en commun avec les régions sous-développées d'Asie et d'Afrique. Mais, à un autre point de vue, l'Amérique latine a une situation particulière : en effet, au moment où commencent à se constituer, au contact de la culture occidentale, ces réalités sociales qui deviendront avec le temps le Tiers Monde, l'Amérique latine a déjà une réalité humaine et sociale différente de celle des autres régions colonisées. De grands pays asiatiques comme l'Inde et la Chine témoignaient d'une haute civilisation, comparable et supérieure même sous certains aspects à la civilisation occidentale. L'Afrique, par contre, n'était pas au même niveau culturel. Malgré ses remarquables créations esthétiques, ses institutions sociales n'étaient pas développées et elle n'avait pas encore une forme élaborée de pensée abstraite. C'est seulement au nord que la culture islamique

\* Ancien ambassadeur du Pérou à Paris, docteur ès-sciences mathématiques.

avait produit des organisations sociales importantes et analogues à celles des Asiatiques.

Dans nos pays, la situation était intermédiaire. Certaines civilisations étaient évoluées, mais pas aussi complexes qu'en Asie. La culture maya était la plus avancée dans le domaine de la pensée abstraite, sans toutefois arriver au sommet d'une véritable philosophie ; la culture andine atteignait des niveaux surprenants dans le domaine social, mais en ce qui concerne la connaissance elle en était au stade élémentaire. L'état « intermédiaire » de l'évolution culturelle andine et mexicaine a rendu leur résistance à « l'agression culturelle » différente de celle des autres cultures. Les grandes cultures asiatiques avec leur complexité et leur haut degré de développement opposent une forte résistance à l'influence occidentale. A côté d'un petit groupe d'étrangers conservant des modes de vie occidentaux, il existe une immense réalité culturelle avec des modes de vie propres. Bien sûr, étant donné le processus progressif d'occidentalisation qui commence au XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes les régions du monde ont subi des modifications imposées par la dynamique de la culture européenne, mais il s'agit là de modifications à l'intérieur de cadres solidement installés dans une tradition inébranlable. Les systèmes religieux et philosophiques, les créations esthétiques, les institutions politiques et juridiques, les valeurs et les coutumes collectives, non seulement résistent à l'Occident mais, souvent, s'affermissent et se développent.

La réalité africaine est considérée comme « trop primitive » par les Occidentaux qui ne se donnent pas la peine d'opposer leur système aux autres petits systèmes existants. La réalité humaine et culturelle est considérée comme un simple moyen utilisable par les « comptoirs commerciaux ». Les deux éléments, l'agresseur et l'autochtone, restent nettement séparés : un petit groupe d'Occidentaux indifférents à la réalité culturelle qui les entoure et une masse qui n'envisage que de loin les formes de vie étrangères qui les menacent. C'est à peine si les indigènes essayent d'utiliser dans des occasions particulièrement favorables quelques aspects purement pragmatiques de la nouvelle culture.

Si, outre ces circonstances, on tient compte du fait que, dans la majeure partie, ces régions ont été conquises par des non-Ibériques qui ont tendance à rester isolés, on comprend pourquoi, en Asie et en Afrique, la culture occidentale et les cultures autochtones sont restées côte à côte sans s'influencer d'une façon profonde et que pour cette raison celles-ci

## RÉALITÉ DE LA CULTURE LATINO-AMÉRICAINNE

ont conservé, malgré le processus d'occidentalisation, leurs traits les plus caractéristiques. Même en Afrique du Nord, où existait une culture « forte » au moment de l'agression européenne, une séparation remarquable des facteurs humains et culturels s'est maintenue.

La situation en Amérique latine est très différente. La tendance du tempérament ibérique au métissage, la passion missionnaire des conquérants, la faible résistance des cultures andine et mexicaine à l'influence de la culture européenne — due à l'état « intermédiaire » d'évolution des organisations religieuses et institutionnelles — ont permis la constitution d'une réalité culturelle d'un type tout à fait nouveau. Moyennant une fusion dans laquelle prédominent les modèles occidentaux mais qui garde des nuances reflétant les caractéristiques essentielles des cultures autochtones, une nouvelle réalité a surgi. En Asie et en Afrique, après leur installation définitive, les Occidentaux auraient pu partir sans laisser derrière eux de mutations culturelles profondes. En Amérique latine, l'annulation des éléments occidentaux aurait détruit le système. L'Amérique latine est une formation culturelle nouvelle dont la naissance est le résultat de l'influence de l'Europe. Ce résultat revêt deux aspects inséparables l'un de l'autre : le caractère excentrique de la culture et l'idéal d'authenticité qu'elle exprime.

### 2. — UNE CULTURE EXCENTRIQUE

L'apport de l'Occident à la réalité latino-américaine entraîne une conséquence remarquable : l'intervention des facteurs occidentaux est une intervention hiérarchisante. La nouvelle réalité, si elle ne peut être considérée comme entièrement occidentale, révèle une échelle de valeurs fondée sur la « supériorité » de l'agresseur (1). Comme dans toute conquête, les valeurs de la culture de l'agresseur sont placées au sommet de la hiérarchie. La civilisation locale, qui conserve quelquefois ses coutumes avec une étonnante vigueur, est considérée comme « inférieure ». La nouvelle réalité, bien qu'unitaire, s'oriente vers l'Occident. Ses créations culturelles s'inspirent de la vieille Europe. C'est dans l'abandon et l'isolement que les masses asservies créent des

(1) Les guillemets indiquent clairement le caractère tout à fait arbitraire de l'affirmation de cette supériorité.

formes éblouissantes par lesquelles elles expriment leur condition humaine. L'art et le folklore nuancent d'une façon permanente la nouvelle culture. Mais ce dynamisme créateur donne également naissance à des œuvres de type occidental. Une partie appréciable et active de la population, celle qui occupe les places les plus hautes de la hiérarchie, considère que le but le plus élevé que l'on puisse atteindre est *d'être comme les Européens*.

Il en résulte que la culture latino-américaine à peine constituée assume des coutumes et des modèles d'une réalité différente. C'est en ce sens qu'on peut parler de *culture excentrique*. Les lois et les modèles qui la régissent, les valeurs et coutumes qui lui donnent ses forces créatrices ne viennent pas d'elle seule, ils ont été importés. Dès les premières années de la colonisation, notre culture commence à être excentrique. Et, lors de son émancipation, l'Amérique latine a déjà une culture fondamentalement excentrique. Ainsi, paradoxalement, le caractère excentrique et « euro-tropique » s'accroît au point de devenir dramatique après la rupture avec l'Europe.

### 3. — L'IDÉAL D'AUTHENTICITÉ

Le phénomène de l'indépendance révèle l'existence d'une volonté d'être soi-même. En rompant avec la métropole, les Latino-Américains expriment le désir de créer une réalité nouvelle dont le développement ne soit dû qu'à eux-mêmes. Pourtant il est impossible de rompre totalement avec l'Occident. Pour affirmer leur indépendance, les Latino-Américains ont été obligés d'utiliser des idées et des systèmes philosophiques, juridiques et politiques venus d'Occident. De même, pour constituer la nouvelle réalité, ils ont été obligés d'adopter les modèles créés par les Occidentaux. Des institutions correspondant à une réalité différente et lointaine ont été appliquées au pied de la lettre à une autre réalité. Ainsi, avec l'indépendance, l'excentricité culturelle n'a pas diminué, pis, elle s'est intensifiée : si, au cours de la colonisation, les modèles occidentaux sont imposés, après l'indépendance ils sont choisis.

De plus il y a une autre différence : pendant la colonisation, les institutions sont créées au profit des Européens et de leurs descendants. Malgré leur caractère imposé, malgré la déchirure qu'elles provoquent dans l'ancienne réalité culturelle et humaine, elles ont un rapport direct

avec le milieu environnant. Ces institutions, bien qu'inspirées en majeure partie de la réalité européenne, acquièrent des caractères originaux car elles doivent faire face à une situation de fait : le besoin du groupe dominant de s'affirmer. Pour atteindre ce but, les conquistadores et leurs descendants adaptent les institutions européennes et quelquefois utilisent les institutions indigènes, produisant ainsi des formes curieuses — et souvent même admirables — de métissage de culture. Par contre, les hommes de l'indépendance agissent d'une manière artificielle. Pour construire la réalité dont ils rêvent, ils utilisent sans discernement les modèles européens. L'eurocentrisme naturel du monde auquel ils appartiennent et les circonstances du processus d'indépendance font que l'on adopte des modèles européens sans rapport aucun avec la réalité locale. Le prestige de l'Occident est si grand qu'ils ont l'impression que ses institutions peuvent être adoptées sans considération de temps ni d'espace. En se rendant indépendants vis-à-vis de l'Europe, ils s'y soumettent davantage car ils la copient d'une façon de plus en plus servile et dogmatique.

Ainsi le caractère *inauthentique* de la culture latino-américaine s'accroît progressivement, car ses créations ont dès le départ un sens différent de celui que ses créateurs leur attribuent. La religion parle d'amour mais elle est utilisée pour menacer de l'enfer les Indiens rebelles, la justice royale est proclamée mais est utilisée pour consolider l'injustice. Toute la vie institutionnelle est prétendue au service de grands principes mais elle n'est qu'un instrument de domination. Les œuvres artistiques et intellectuelles subissent aussi un changement de sens. La production intellectuelle est faible, n'atteignant pas l'authenticité voulue ou affirmée par ses auteurs. Les œuvres d'art se veulent régies par les lois occidentales mais elles sont déformées et apparaissent différentes de ce qu'elles auraient voulu être. Nous verrons plus loin que cette inauthenticité de l'art est un facteur positif conduisant à l'authenticité, mais seulement dans l'art. A d'autres égards, l'inauthenticité continue à s'accroître au fur et à mesure que les institutions s'ankylosent et que les nouvelles générations, du fait qu'elles sont plus proches de la réalité américaine, voient l'Europe d'une façon de plus en plus idéaliste. Il résulte de cette inauthenticité que le processus culturel commence à manquer progressivement de « consistance ». Pendant la colonisation, les institutions fonctionnaient avec une certaine efficacité. Beaucoup d'entre elles étaient apparues à la suite des besoins impérieux du groupe

dominant. Mais, avec le début de la période républicaine, le caractère artificiel des institutions empêche leur bon fonctionnement. Nos gouvernements ont une structure démocratique, mais la démocratie n'existe pas en Amérique latine d'une manière précise. Nos systèmes de lois ne peuvent pas accomplir leurs missions, nos centres d'enseignement n'arrivent pas, comme ils se le proposent, à diffuser les connaissances. Nos hommes de sciences, nos philosophes ne se servent pas à fond des concepts dont ils ont besoin pour élaborer leurs théories. Il y a, naturellement, des exceptions, mais elles sont le fait d'individus isolés. C'est le système lui-même qui échoue et fait échouer les hommes.

Ce processus a pour conséquence que l'homme latino-américain commence à sentir que ce qu'il fait ne répond pas à ses intentions, que les institutions où il agit empêchent son action de réussir, que sa réalité est une réalité mutilée, une mauvaise copie d'une autre réalité substantielle et véritable. Le monde où il vit lui apparaît comme « sans substance », sans consistance propre, inapte à la création, incapable d'être lui-même.

Ainsi, à cause de ce seul fait, l'idéal d'authenticité commence à se manifester. En se rendant compte qu'il n'est pas authentique, le Latino-Américain exprime le désir d'être authentique ; en comprenant que le monde où il vit n'est qu'une imitation, il marque sa volonté de ne pas s'y soumettre et de le transformer en un monde réel véritable où la création obéit à ses propres règles et ses propres valeurs.

Il est difficile de déterminer le moment où l'on prend conscience de cet idéal. Peut-être les premières rébellions en marquent-elles le point de départ : n'en trouve-t-on pas les premiers germes inconscients dans celle de Gonzalo Pizarro ? Ce qui est certain, c'est que, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand la colonie existait encore, l'idéal d'authenticité surgissait déjà comme le projet de quelques élites culturelles. Le mépris explicite des Européens du XVIII<sup>e</sup> siècle pour tout ce qui était américain influença certainement d'une façon décisive cette prise de conscience.

Bien qu'au début les conquistadores aient sincèrement admiré la réalité qu'ils découvraient et que des chroniqueurs comme Cieza de Leon aient affirmé que les institutions et les coutumes des Indiens étaient, par certains côtés, supérieures à celles de l'Europe, au fur et à mesure que la colonisation se consolidait, les Européens commençaient à voir cette réalité négativement. La grande influence de Garcilaso a maintenu pendant un certain temps le prestige de l'Amérique, mais, à la fin du

## RÉALITÉ DE LA CULTURE LATINO-AMÉRICAINNE

xvii<sup>e</sup> siècle et au xviii<sup>e</sup> siècle le mépris était devenu une norme générale (1).

Buffon est un des premiers à manifester son mépris. Malgré son génie scientifique, il défend avec véhémence la supériorité du milieu européen sur le milieu américain. Les animaux de l'Ancien Monde sont forts, ils entrent bien dans sa théorie ; ceux du Nouveau Monde sont faibles, il n'y entrent pas. On peut en dire de même des hommes.

Les hommes du siècle des Lumières suivent la même ligne. Hume soutient que l'homme des tropiques est inférieur à celui des régions tempérées. Il est certain que son génie philosophique le mène à situer l'origine de l'infériorité dans les facteurs sociaux et économiques, et non dans la nature humaine. Mais ses opinions contribuent à créer le courant général de mépris à l'égard de l'homme américain. Voltaire, qui s'inspire des Indiens pour quelques-uns de ses contes philosophiques, commet quelques peccadilles. Il se moque des hommes imberbes de l'Amérique et il trouve que les lions sont lâches. Et Marmontel, qui s'érige en défenseur des Indiens, arrive à dire qu'il défend les Indiens parce qu'ils sont faibles physiquement et *moralement*.

De tous les détracteurs des peuples d'Amérique, l'abbé de Paw fut celui qui contribua le plus à créer la conscience de l'idéal d'authenticité.

Dans un livre fameux intitulé *Recherches philosophiques sur les Amériques*, publié à Berlin en 1876, il attaque sous tous les angles l'homme, la culture et la nature du Nouveau Monde. La nature est désagréable et décadente. Les Indiens sont dégénérés. Le fer américain est moins bon que le fer européen. Dans sa passion anti-américaine, il arrive même à nier l'existence des ruines remarquables qui révèlent la grandeur de notre civilisation (2).

Le livre de de Paw déclencha une vague d'indignation en Amérique du Sud, en Amérique centrale et au Mexique. Il est très intéressant d'observer comment les intellectuels de cette époque s'efforcent de démontrer l'authenticité de leur culture. Au Pérou par exemple, José Manuel Davalor défend les « Gloires scientifiques » de l'Université de San Marcos. Et le célèbre Unanue, dans ses *Observations sur le climat de Lima*, soutient

(1) Il existe naturellement des exceptions mais elles ne suffisent pas pour faire disparaître la règle.

(2) Ce processus de négation de l'Amérique par l'Europe est très bien exposé dans : *Vieilles polémiques sur le Nouveau Monde*, de Ettore GIANNI, édité par la Banque de Crédit de Lima.

que de Paw a contribué à faire réagir favorablement les Péruviens, ce qui a permis le progrès « admirable » des sciences exactes à Lima.

Ces expressions témoignent du désir intellectuel de contribuer authentiquement et de façon originale à la création culturelle.

Dès cette époque, tout au long de ce XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours, le souci d'authenticité devient plus conscient et général. Dans l'art, la science et la philosophie, cette préoccupation devient un vrai projet collectif. Les Latino-Américains décident d'entreprendre une lutte courageuse contre l'inauthenticité d'un monde qui les diminue et les étouffe. C'est comme s'ils voulaient démontrer que, malgré les prédictions de Hegel, l'Amérique latine n'a pas manqué son tour dans l'Histoire. L'autorité écrasante de Hegel qui refuse à ce pays la possibilité d'incarner le logos, d'être porteuse de l'esprit, est niée par l'affirmation par l'Amérique latine de son être profond.

#### 4. — L'ÉVOLUTION DE L'ART

Les premières et les meilleures manifestations d'authenticité culturelle sont des œuvres d'art. Le folklore de la population autochtone illustre directement la condition des masses asservies. En utilisant des éléments traditionnels et des éléments importés, aussi bien pour les instruments de musique et la technique musicale que pour l'habillement, le peuple exprime sa répudiation du conquistador. Les danses et les représentations des masses humiliées, d'une incroyable originalité, démontrent leur volonté inflexible de libération. Il n'y a pas d'inauthenticité dans les moyens d'expressions populaires. Le peuple ne prétend rien copier, il ne s'inspire pas de modèles importés. Son seul désir est de s'exprimer, et il y parvient d'une façon admirable. Et avec cette impressionnante manifestation, la seule peut-être à être authentique dans tous ses aspects, il permet à ceux qui cherchent l'authenticité de l'homme d'en trouver la source. Mais cela n'est possible qu'après un long processus qui aboutit à un nouveau type de création idéologique et philosophique, comme nous le verrons sur ce point plus loin.

Dans les autres manifestations artistiques, l'inauthenticité revêt des formes diverses. Dans l'architecture et dans la peinture religieuse on apprend aux originaires du pays les techniques européennes. Et les résultats ne peuvent pas être les mêmes que dans les pays lointains

qui fournissent les modèles. Les artistes autochtones changent les techniques, et en essayant d'appliquer les règles apprises, ils créent des objets différents de ceux qu'exigeaient leurs maîtres. Mais, ce faisant, ils arrivent à exprimer leurs valeurs et modes d'existence propres. Ainsi, paradoxalement, l'inauthenticité culturelle, l'acceptation de modèles appartenant à une réalité étrangère mènent à l'authenticité. Si les artistes étaient arrivés à dominer les techniques occidentales d'une façon parfaite, ils auraient été incapables de créer des œuvres de caractère original. La perfection de la copie aurait provoqué l'admiration de leurs contemporains, mais elle n'aurait apporté rien de nouveau au monde de la culture.

L'incapacité de dominer les techniques a ouvert les portes à l'expression, permettant la naissance d'un art baroque particulier qui, tout en suivant les règles imposées, est cependant différent du modèle original. En peinture, nos artistes sont incapables de bien appliquer les lois de la perspective ; par contre, ils expriment avec une ingénuité tout à la fois délicieuse et déconcertante la tendresse, le désir de protection et l'exaltation qui agitent leurs âmes tourmentées.

Cette première manifestation d'originalité a été possible parce que, dans l'art, la maîtrise de la technique est un facteur secondaire. La technique a son importance : si l'on ne la domine pas totalement, certaines œuvres, comme par exemple les peintures réalistes de la Renaissance européenne ou les symphonies allemandes de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, ne peuvent voir le jour. Mais il n'est pas indispensable de maîtriser des techniques compliquées pour pouvoir exprimer, à l'aide de formes sensibles, la profonde réalité humaine. Ainsi, malgré leur manque de maîtrise des techniques occidentales épurées, nos artistes arrivent à une extraordinaire force d'expression ; c'est précisément parce qu'ils vivaient une existence aliénée, parce que leur existence était niée, qu'ils ont été capables d'épanouissement. L'art était pour eux la meilleure façon de s'affirmer. C'est pourquoi leur art, malgré son caractère encore peu élaboré, a été avec le folklore la première expression authentique de notre culture.

A côté de cet art original d'origine populaire, né sous la colonie, surgit au XIX<sup>e</sup> siècle en Amérique latine un art de style européen. Dans le domaine de la peinture apparaissent des personnalités importantes, mais elles se limitent à reproduire des modèles imposés.

En littérature, on va un peu plus loin peut-être mais l'original se limite au domaine anecdotique et les critères européens sont toujours

maîtres de la forme et du fond. Mais, par la prise de conscience de l'inauthenticité de notre réalité, la volonté de la changer commence à se consolider. Le Latino-Américain découvre l'horreur du monde qui l'entoure, il ressent un profond malaise à la considération de ce bouleversement du caractère superficiel des créations des privilégiés, de l'inhumanité où il vit.

La nécessité s'impose de dénoncer ce monde pour le changer et pour libérer les forces créatrices qui luttent pour s'exprimer. L'art devient ainsi une dénonciation. Cette dénonciation est parfois inconsciente : simple description impressionniste des coutumes, ou consciente : ouvrages picturaux, poèmes ou romans qui manifestent l'indignation et la révolte de l'artiste face à une réalité insupportable. Ce mouvement culmine dans la première moitié de notre siècle dans la peinture et le roman dans un type de poésie révolutionnaire typiquement latino-américain.

La peinture murale mexicaine est l'expression la plus importante de cet art qui, en devançant l'inauthenticité de l'environnement, atteint une authenticité si intense qu'elle en devient presque insupportable. Mais on en trouve aussi des expressions vigoureuses en l'Equateur, au Pérou et dans d'autres pays. En ce qui concerne la littérature, elle exprime par les mots ce que les peintres expriment par la forme et la couleur. Le Latino-Américain vit consciemment son « infériorité » face à l'Europe. Il sent que son milieu est faux, absurde et inhumain, qu'il est basé sur l'humiliation des hommes et sur l'inefficacité des systèmes de valeurs et des institutions. En vivant cette situation, il se révolte contre elle et veut s'affirmer face à l'Ancien Monde dont la supériorité lointaine l'humilie. Mais comme il ne peut créer un monde nouveau — car il trouve des résistances insurmontables —, il choisit la dénonciation. En révélant l'inauthenticité de son milieu, il commence déjà à le dépasser. Au-delà des techniques — progressivement maîtrisées — l'écrivain latino-américain montre son originalité en décrivant un monde plat, banal et il atteint la vérité de l'art en confirmant l'hideuse apparition d'un monde artificiel (1).

(1) En insistant sur le caractère de dénonciation de la réalité latino-américaine, nous ne prétendons pas affirmer que seul l'art socio-réaliste est authentique. Certaines œuvres de première qualité (peintures, romans, contes, poésies) montrent une véritable authenticité et ne sont pas sociales-réalistes. Il suffit de citer Jorge Luis Borges pour nous en convaincre. Ce que nous voulons montrer c'est qu'un certain type d'art latino-américain révèle de façon spécialement significative le désir d'authenticité constituant un des caractères les plus révélateurs de notre réalité.

## RÉALITÉ DE LA CULTURE LATINO-AMÉRICAINNE

Cette profonde relation entre le désir d'être authentique et l'inauthenticité du monde explique pourquoi l'Amérique latine a produit le plus grand nombre de romanciers qui a jamais existé. L'ordre de combat est : il faut se libérer d'un monde faux et inhumain et la seule manière de le faire est de le dénoncer. Les deux plus grands poètes latino-américains du siècle présent, Neruda et Vallejo, commencent la grande tradition révolutionnaire qui continue jusqu'à nos jours. L'exaltation des esprits commence maintenant à se calmer. Quelques poètes retournent au lyrisme, d'autres, comme Alejandro Romualdo, gardent leur ton révolutionnaire et essaient de confondre l'aventure sociale et l'aventure cosmique ; ils cherchent de nouvelles formes poétiques dépassant le cas de leur réalité particulière. Cela pourrait signifier que les Latino-Américains ont déjà dépassé la période de la critique de leur réalité et qu'ils commencent à vivre la période de la praxis.

Quant au roman, il présente deux étapes nettement discernables. Dans la première, la critique est concentrée sur l'injustice de la situation sociale, l'humiliation, l'abandon, l'exploitation que subissent les grandes masses oubliées (1). C'est la période du grand « indigénisme », la période de Miguel Angel Asturias, Ciro Alegria, Romualdo Gallegos, Alcides Arguedes, Jorge Amado, Jorge Icaza (2).

Dans la seconde étape, on ne dénonce plus l'humiliation mais on décrit la réalité tout entière, le système intégral. Dans des romans comme ceux de Cortazar, Garcia Marquez, Vargas Llosa, Ruedo et autres, on déplace l'argument et l'on passe de la dénonciation des oppresseurs, de la défense des opprimés, à la description globale du système : le système est décrit de façon épurée, dans le jeu de ses innombrables dynamismes. L'humiliation et l'oppression sont réduites à des cas particuliers. Mais en révélant la réalité dans sa totalité, en déployant son dynamisme cosmique, on dénonce aussi, d'une manière peut-être moins perceptible, mais plus radicale, toutes ses absurdités et ses inauthenticités. Le cas le plus impressionnant est celui de « cien años de Soledad »

(1) Dans quelques pays comme le Brésil, les masses sont constituées d'éléments autochtones et d'origine africaine. Mais la situation est analogue à celle des pays à prédominance indigène. Si le processus conduisant à l'inauthenticité est différent (puisque'il n'y existait pas une culture évoluée) il présente cependant des traits communs ; il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi, au Brésil, l'inauthenticité provoque aussi le désir d'authenticité. Mais nous sortirions du cadre de la présente étude.

(2) Les romans « indigénistes » décrivent, au sens large, les traits de la réalité métisse, car ses traits sont liés à la réalité autochtone.

de Garcia Márquez, dans lequel on nous révèle l'inauthenticité de la guerre civile d'un pays indo-américain (1).

Quelques romanciers, comme José Maria Arquedas, occupent une place intermédiaire. Ils sont « indigénistes » par le contenu mais leur intention est plus large. Dans l'Indien, non seulement ils voient l'oppression d'un groupe dans un pays déterminé mais aussi ils passent à une dénonciation radicale de toutes les oppressions et à la proclamation d'un monde nouveau fondé sur des valeurs humaines. En décrivant le système d'un point de vue universel, les nouveaux romanciers latino-américains s'affirment face à une réalité concrète qui les opprime avec son inauthenticité ; et c'est sans doute pourquoi ils ont tant d'efficacité. Pour résoudre le problème posé par le dépassement d'une réalité fautive au moyen d'une description totale du système, ces auteurs ont été obligés de créer des techniques originales d'expression et ainsi ils ont atteint le sommet de la littérature romanesque mondiale.

#### 5. — L'ÉVOLUTION DE LA PHILOSOPHIE

La pensée abstraite se développe dans des conditions contraires à celles de l'art. L'art doit en général utiliser la technique mais il peut se réaliser s'il la possède rudimentairement ou même sans elle. Au contraire, la pensée abstraite en a un besoin essentiel ; en ce sens qu'il existe une discipline de la pensée sans laquelle la pensée ne peut pas se constituer.

Il est impossible d'apporter des contributions intéressantes dans le domaine de la mathématique si l'on n'a pas de maîtrise théorique. La même chose peut se dire en philosophie. On ne peut comprendre à fond un philosophe actuel sans comprendre les philosophes qui l'ont précédé. On arrive ainsi jusqu'à l'origine hellénique. Mais cette origine ne peut pas être comprise si l'on n'a pas la maîtrise du grec. Une technique, une « ascèse » de la pensée s'imposent qui, bien que n'intervenant pas dans la pensée elle-même, lui sont indispensables. La pensée est libre dans la création, il n'y a pas de règles pour lui indiquer les grandes solutions. Mais pour arriver à cette possibilité créatrice, la pensée doit être soumise à une discipline rigoureuse et quelquefois mortifiante.

Pour cette raison, l'inauthenticité caractéristique de la réalité latino-

(1) Alejo Carpentier peut être considéré comme le pionnier de ce groupe.

américaine s'est manifestée avec une persistance particulière dans le domaine de la pensée abstraite. Et c'est pour cela aussi que la prise de conscience y a été plus nette. Il serait trop long d'aborder le thème de la science. Il nous suffit de dire que les exemples de réaction contre les écrits de de Paw mentionnés plus haut, montrent comment au début de la période républicaine existait déjà le désir de création et d'originalité, c'est-à-dire d'authenticité. Toutes les sciences latino-américaines, aussi bien les sciences exactes et naturelles que les sciences sociales, se sont développées avec le projet d'atteindre l'authenticité. L'idéal de nos scientifiques a été de contribuer comme les Européens au progrès de la science, c'est-à-dire de faire de la vraie science. L'histoire de la science latino-américaine abonde en exemples de théories mal assimilées, copiées ou simplement absurdes. Son évolution montre comment peu à peu un effet technique extraordinaire permet d'atteindre l'étape de l'authenticité. Les sciences sociales, en trouvant dans l'analyse de la réalité environnante un domaine propice, progressent plus rapidement que les sciences exactes et naturelles. Comme dans le cas de l'art, et paradoxalement, elles atteignent l'authenticité en étudiant la réalité inauthentique où elles se constituent. Depuis quelques années, des études sur les « oligarchies » et les « groupes de pression » commencent à abonder et leur description rigoureuse et scientifique contribue à dénoncer notre réalité d'une façon différente mais avec autant d'efficacité que dans la littérature.

La science ne pouvait suivre qu'une voie : celle de la rigueur. Faire de la science authentique, c'est pénétrer dans la connaissance de la réalité avec des méthodes permettant de progresser d'une manière sûre. C'est pourquoi la science latino-américaine poursuit l'authenticité à travers la technique. La philosophie a des possibilités plus grandes. Car si elle est aussi une connaissance et si elle ne peut se constituer sans « ascèse » intellectuelle, elle cherche en plus la réalisation des valeurs. La philosophie prétend non seulement connaître le monde mais aussi dire comment il doit être. Et la philosophie latino-américaine suit une double voie en prenant conscience de sa propre inauthenticité.

A ses débuts, la philosophie n'est qu'une copie médiocre de la théologie occidentale. Il y a des penseurs de talent, mais la pauvreté du milieu empêche une véritable création. Dans l'ère républicaine, le chaos des premières années interdit la floraison spéculative. Vers la fin du siècle dernier, la plus grande partie des pays latino-américains commencent à s'intéresser à la philosophie. Le mouvement positiviste a un grand reten-

tissement. Et, conformément aux règles imposées par le caractère excentrique de notre culture, cette doctrine nous arrive comme un produit importé. Notre croissance naturelle s'exprime par un élargissement des études universitaires. Puisqu'en Europe on enseigne la philosophie, on doit l'enseigner aussi en Amérique latine. Comme le positivisme domine l'horizon, l'Amérique latine devient positiviste. Naturellement d'autres tendances se manifestent mais les variantes sont européennes.

Les premiers maîtres, dont quelques-uns sont très talentueux, ne disposent pas d'instruments techniques nécessaires. Ils lisent Comte et les classiques sans une formation scientifique adéquate et ne peuvent donc arriver au fond des choses. Ils manquent de formation humaniste : il se produit ce que nous pourrions appeler une « défocalisation » ; la philosophie européenne est « hors du champ », on ne peut pas la capter avec précision. Les disciples de ces premiers philosophes latino-américains prennent conscience de cette mauvaise « mise au point » et se décident à la surmonter. C'est l'époque de la technique. Francisco Romero, la figure la plus importante de l'époque, entreprend une véritable croisade pour la rigueur dans la philosophie. Il crée la conscience de notre inauthenticité philosophique. Il plaide pour la nécessité de rigorer la formation historique, humaniste et scientifique. Les futurs philosophes latino-américains, devront comme les philosophes européens, avoir une formation solide en histoire de la philosophie, en grec, en latin, en sciences exactes et naturelles, en sciences sociales. Alors l'Amérique latine aura une véritable philosophie qui non seulement aura de l'intérêt du point de vue académique mais qui correspondra aussi aux exigences de sa propre situation historique. Romero met ainsi en pleine lumière le projet d'authenticité qui caractérise la culture latino-américaine. En le posant philosophiquement, il contribue de manière décisive à la prise de conscience générale, à l'affirmation de ce projet dans son sens historique. A la même époque, au Mexique, Samuel Ramos montre dans un ouvrage célèbre : *El perfil del hombre y la cultura en Mexico*, qu'il existe chez le Mexicain un complexe d'infériorité caractéristique découlant de sa situation par rapport à l'Europe. Sa thèse peut s'étendre à toute l'Amérique latine.

Arrivée à ce point, la philosophie latino-américaine acquiert une conscience si aiguë de sa situation *qu'elle se pose le problème de sa possibilité*. Phénomène probablement unique dans l'histoire de la pensée.

A un philosophe occidental, un tel problème semblerait dénué de

sens. Pour ce dernier, on philosophe parce que l'on a besoin de philosopher. La pensée philosophique est ancrée dans l'histoire comme les racines d'une plante sont ancrées dans l'humus. On peut repousser la philosophie en tant qu'activité humaine, on peut affirmer qu'elle n'a pas de sens, qu'elle ne peut pas offrir de solution, mais on ne peut douter de son authenticité.

Mais, quand la philosophie, comme les institutions, les systèmes de valeurs et le mode de vie, est importée, quand au lieu d'être créée pour répondre à une nécessité historique elle est pratiquée parce qu'on la pratique dans une réalité dite supérieure, alors poser son authenticité est inévitable. Comme l'art, notre philosophie arrive à l'authenticité par l'inauthenticité. L'art a atteint la création originale en dénonçant l'inauthenticité et la philosophie en l'analysant, en la posant comme problème.

Devant cette mise en question, en un sens effrayante, de sa propre possibilité la philosophie latino-américaine bifurque. Quelques penseurs, mexicains pour la plupart (bien que quelques Sud-Américains suivent aussi cette voie), soutiennent que la seule manière de faire de la philosophie authentique est de philosopher sur notre propre réalité. Pour d'autres (essentiellement des Sud-Américains, bien que des Mexicains en fassent partie), la seule manière de faire de la philosophie authentique est de philosopher sur les grands problèmes de la philosophie universelle. C'est seulement en comprenant à fond la philosophie classique, la philosophie moderne et la philosophie contemporaine, c'est seulement par une formation rigoureuse dans les sciences nécessaires à l'appréhension des problèmes philosophiques, que l'on pourra philosopher avec authenticité. Ainsi, bien que la philosophie latino-américaine traite de problèmes typiquement philosophiques, elle acquerra sa propre personnalité, non parce qu'elle est différente de la philosophie européenne mais par la qualité de ses contributions.

Nous pourrions appeler *régionaliste* la première conception et *universaliste* la deuxième. La polémique entre ces deux conceptions est d'un grand intérêt. Nous croyons ne pas exagérer en affirmant que sa connaissance est une des clés les plus importantes pour pénétrer le fond de la culture latino-américaine. Il est très révélateur de suivre les créations du groupe régionaliste. Lépoldo Zea en est la figure dominante. Convaincu que la philosophie latino-américaine doit commencer par connaître sa propre histoire, il entreprend une série d'études sur l'histoire des idées en Amérique latine. Ses livres sur l'histoire du positivisme au Mexique

et en Amérique latine sont déjà classiques. Mais son principal apport, du point de vue de l'originalité philosophique, est l'analyse de la façon qu'a le Latino-Américain de concevoir son propre être en fonction d'un être qui lui a été imposé par l'Européen. Dans ces analyses, fondamentales dans l'histoire de la pensée latino-américaine, Zea dépasse le domaine purement philosophique pour atteindre l'idéologie. Dans une dénonciation passionnée de l'inauthenticité occidentale, Zea ouvre la voie à un réexamen de la situation latino-américaine et à la possibilité d'une réconciliation avec l'Europe.

En même temps les philosophes universalistes suivent la voie de l'« ascèse » théorique. La philosophie latino-américaine devient rapidement plus technique, poussée par le projet conscient de se joindre au grand mouvement de la philosophie universelle. Il est difficile de dire quel sera le résultat de cette tendance qui est aujourd'hui la plus généralisée. Mais ce que l'on ne peut pas nier c'est que la philosophie latino-américaine est en plein développement, avec une production croissante en quantité et en qualité ; quelques caractères de style imposant leur cachet aux analyses de problèmes universels commencent déjà à se manifester. On pourrait peut-être affirmer que la philosophie latino-américaine se caractérise par une ampleur qui dépasse les limitations d'école, par sa tendance à l'équilibre dans la façon de traiter les problèmes, par une certaine capacité d'utiliser des méthodes rigoureuses d'analyse sans laisser de côté les tendances spéculatives...

#### 6. — L'HUMANISME, L'AMÉRIQUE LATINE ET LE DESTIN DE L'OCCIDENT

Une fois posée la nécessité de méditer sur la réalité latino-américaine, des penseurs de différentes tendances consacrent leurs efforts au thème central : *l'homme*. Léopoldo Zea a été le premier à aborder le problème de l'être latino-américain comme tension produite par l'être diminué, imposé par l'Européen et le désir courageux de s'affirmer soi-même. Cet auteur et les autres philosophes influencés par ses idées développent le thème jusqu'à ses dernières conséquences. Quelques-uns arrivent indépendamment aux mêmes conclusions. Mais, généralement, l'analyse de l'homme américain se déploie dans le cadre créé par Zea.

Le Latino-Américain est né asservi par la vision du monde imposée

par les Occidentaux. Dès l'époque de la Conquête, les Européens l'ont réduit à une condition minoritaire, ils l'ont restreint et même parfois ils lui ont refusé la capacité d'être. Les métis furent contraints d'obéir à la métropole et l'Indien fut un exilé dans sa propre terre. Quelques Occidentaux en sont venus à douter de l'existence de l'âme chez les Indiens, c'est-à-dire, selon les critères de cette époque, à douter de leur condition d'hommes. C'est pourquoi la seule manière, pour le Latino-Américain, d'être homme était de se libérer du système implacable dans lequel l'Européen l'avait emprisonné.

Et comme ce système lui imposait d'être jugé, la libération devait être à son tour un jugement. Juger l'Européen, le regarder avec des yeux accusateurs, lui rendre sa propre négation.

Cette démolition de la prison qui nous avait plongé dans l'inauthenticité a été obtenue en découvrant un fait très simple : l'inauthenticité de l'Occidental.

L'Européen, avait été, comme nous, inauthentique. Et son inauthenticité avait été pire que la nôtre. Car nous avons été inauthentiques à la suite d'un esclavage alors que les Européens avaient été inauthentiques par eux-mêmes. Notre inauthenticité était due aux conséquences de la Conquête qui nous avait réduits à une copie des Européens. Mais l'Européen avait été inauthentique par lui-même, par l'être que nous avons pris pour modèle. En découvrant ce fait incroyable, nous découvrons aussi que la resplendissante culture créée par l'Européen était un simple mirage, puisque, malgré son éclat et son génie incomparables, elle n'accomplissait pas les buts qui lui donnaient sens et consistance. La culture occidentale fut d'abord chrétienne et, au nom de l'amour, on asservit la moitié de l'humanité. Ensuite, elle fut humaniste, démocratique et universaliste. Et, au nom de cet humanisme, sous le prétexte de les « civiliser », de les « incorporer » à sa « culture », elle utilisa les hommes comme de simples instruments économiques.

Mais être chrétien et être humaniste est la façon la plus élevée d'être homme. C'est reconnaître qu'être homme est valable en soi, que l'homme est une fin en soi et que le considérer en tant qu'instrument, est nier son être, le réduire au néant.

En découvrant l'inauthenticité de l'Occident, l'Amérique latine découvre sa propre authenticité. Sa condition diminuée, son manque d'originalité, son manque d'être avaient pour cause qu'elle fondait son humanité sur une réalité différente de la sienne propre, qu'elle essayait

de copier quelque chose qui existait indépendamment d'elle-même. Mais maintenant, elle sait que ce qu'elle essayait de copier était inauthentique puisque cela ne correspondait pas à ce que cela prétendait.

La pratique ne correspondait pas à la théorie. En toute conscience, la manière de s'affirmer soi-même était, précisément, s'affirmer en tant que réalité humaine, en laissant de côté l'imitation dévote de l'Europe ; l'Amérique latine devait chercher son être non pas dans le passé ou dans le présent, mais dans le futur. Son être devait être son destin. Et son destin ne pouvait être qu'un : *l'humanisme*.

En affirmant son propre être, l'Amérique latine découvre sa réalité profonde. Elle dirige son regard vers les grandes potentialités de sa race originaire, elle admire et apprécie ce que ses hommes ont été capables de créer, d'abord dans l'opulence des grands empires et ensuite, avec un plus grand mérite, dans la misère et l'abandon. Et elle comprend que l'humanisme ne pourra se réaliser que si l'on a une connaissance passionnée des hommes. Son art, son folklore, ses coutumes, son humilité expriment le meilleur de l'humain. Ainsi les méprisés d'hier, les abandonnés, les exilés dans leur propre terre deviennent les nouveaux protagonistes de l'histoire.

Cette interprétation est fondée sur le processus naturel de la réalité latino-américaine. En écartant les broussailles qui cachaient l'être des hommes et femmes formant les majorités latino-américaines, la philosophie révèle d'une manière abstraite ce que les artistes avaient révélé d'une façon concrète. En vérité, la découverte philosophique de l'Amérique latine comme réalisation de la destinée humaine est l'aboutissement d'un processus commencé le jour même où, les conquistadores détruisant les cultures autochtones, un processus de libération mystérieux et souterrain coule comme une rivière dans toute réalité où les hommes sont opprimés.

En Amérique latine l'inauthenticité culturelle donne un cachet spécial à toutes les œuvres. Au départ, il y a un violent désir inconscient, puis une espèce de synthèse difficile à saisir, qui se transforme peu à peu en désir conscient jusqu'à aboutir à une décision courageuse d'affirmation humaine. Dans les autres régions du Tiers Monde l'oppression est aussi forte — et quelquefois plus forte — qu'en Amérique latine. Mais dans cette région la culture, ayant son centre de gravité à l'extérieur, fait ressentir aux hommes le manque d'être avec une intensité particulière. Non seulement le Latino-Américain a été opprimé mais il a été réduit à

une copie. C'est pourquoi sa volonté d'affirmation humaine est courageuse et totale. Et c'est aussi pour cette raison que son art, sa peinture, sa poésie, sa littérature, sa philosophie, son idéologie sont humanistes.

L'art, parce qu'il est concret, nous renvoie à la réalité dans son sens universel. Mais, même quand on révèle le « système » comme totalité, la dénonciation ne transcende pas le « type » révélé. L'énoncé dépasse la réalité et en la dépassant impose une exigence de substitution. L'abstraction permet non seulement la révélation des paradigmes mais aussi leur mise en relation et leur comparaison. La pensée philosophique, par l'abstraction, dépasse sa situation et vise une nouvelle réalité. C'est pourquoi la philosophie latino-américaine débouche sur l'énoncé idéologique. La philosophie latino-américaine non seulement dénonce la réalité existante mais elle propose la construction d'une nouvelle réalité. Si le sens de la culture latino-américaine est la plénitude de l'homme, la réalité que nous devons créer est une réalité humaine, une société qui soit un « foyer » pour l'homme. En parlant le langage de F. Perroux (langage qui, à notre avis, énonce de la façon la plus rigoureuse, le but humain), le destin de l'Amérique latine est de créer une société où les projets de tous les membres de la collectivité convergent vers la plénitude finale, vers leur réalisation compatible et complète.

En trouvant dans l'homme le sens de sa culture, le philosophe latino-américain se libère et rompt toutes les amarres qui lui avaient été imposées par les modèles occidentaux. Il repousse tout type d'« aliénation culturelle ». La réalisation de l'homme doit être consistante; elle doit être faite sans nier sa propre plénitude. Le but de la libération doit être atteint dans la liberté. Nous croyons que l'expression d'un humanisme consistant condense la pensée idéologique de la philosophie latino-américaine. A l'intérieur d'un ensemble bigarré de tendances et de positions personnelles, les philosophes latino-américains convergent vers le but final : c'est le cas de Léopoldo Zea et Abelardo Willegas au Mexique, influencés par l'existentialisme français; Ernesto Maiz Vallenillas au Venezuela, formé par l'existentialisme allemand; Norberto Rodriguez Bustamente en Argentine, de tendance historiciste et appartenant à l'école sociologique de Gino Germani; Arturo Ardao en Uruguay et Joao Cruz Costa au Brésil, historiens des idées formés dans un marxisme libre; Feliz Schwarzman et Jorge Millas au Chili, le premier de formation épistémologique et le deuxième de formation philosophique, juridique et

sociologique; Augusto Salazar Bondy, au Pérou, historien des idées et actuellement dans la philosophie analytique (1).

Le destin de l'Amérique latine est la plénitude de l'homme, l'authenticité de l'Amérique latine consiste dans la reconnaissance humaine, dans la libération. La réalisation de ce destin impliquera l'originalité créatrice, la vérité culturelle dans tous les domaines.

Mais la découverte de l'inauthenticité de l'Europe ne signifie en aucun cas la rupture avec l'Occident. Une fois dans le milieu occidental on ne peut plus en sortir. Car s'il est bien certain que l'Europe n'a pas été capable de réaliser les grands idéaux humains qu'elle-même avait construits et considérés comme le sens de l'histoire, il n'en est pas moins vrai qu'elle a su les penser. Et en comprenant que l'essentiel était la reconnaissance humaine et non pas l'imitation servile des contenus culturels, l'Amérique latine non seulement continue à l'intérieur de l'orbite occidentale mais elle est plus occidentale que jamais. Parce que découvrir que le sens dernier des choses réside dans l'homme, comprendre que toutes les créations culturelles sont « adjectives » (2), que la seule chose essentielle est l'homme qui les crée, prendre conscience de l'importance des sciences, des arts, des lettres, de la pensée philosophique; et dans sa contribution au processus de libération humaine qui est le but de l'histoire, tout cela est synonyme, *strictement synonyme* d'être occidental. La découverte de l'inauthenticité de l'Occident permet aux Latino-Américains de comprendre le sens de l'authenticité de l'Europe et d'apprécier dans toute sa valeur la lutte séculière de ses grands penseurs pour obtenir la réalisation des idéaux humains qu'eux-mêmes avaient créés. L'Amérique latine, après avoir été asservie culturellement par l'Europe, mais séparée d'elle dans ses réalités et dans ses possibilités, se trouve dans la même voie. L'Occident a été hier la source, l'origine du sens pour l'Amérique latine. L'Amérique latine a été une culture excentrique, copiée, insubstantielle et passive d'une réalité « supérieure ». En découvrant ce sens de son authenticité dans l'affirmation de l'homme, en se libérant des modèles, des systèmes et des manières d'être imposés par les Occidentaux, elle arrive à pénétrer dans le cœur même de la culture européenne. En présentant la lutte pour la libération des hommes

(1) Salazar Bondy vient d'écrire un excellent livre sur le problème de la philosophie en Amérique latine, dans lequel il établit des rapports très intéressants entre le phénomène de l'inauthenticité et les cultures de « domination ».

(2) « Adjectivas. »

## RÉALITÉ DE LA CULTURE LATINO-AMÉRICAINNE

comme la source de son sens et le but de son histoire, elle se confond avec l'Occident, pénètre avec lui dans l'orbite d'un destin commun : l'Occident entame un processus de décolonisation, de réparation matérielle et humaine des peuples qu'il a asservis, niant son propre destin. L'Amérique latine lutte contre le sous-développement, contre les structures sociales et économiques archaïques d'origine coloniale, le mépris séculaire des revendications de la grande masse. Chacun, dans des voies qui convergent vers la nouvelle histoire, vers l'histoire qui devra commencer avec la fin du processus de reconnaissance humaine, chacun œuvre pour la réconciliation définitive de l'Occident et de l'Amérique latine. Alors nous pourrions chanter avec Vallejo :

Se amarán todos los hombres  
.....  
Sierra de mi Perú, Perú del mundo  
y el Perú al pie del orbe, yo me adhiero.  
... Indio después del hombre y antes de él...

Et avec Neruda :

... deja que en mi palpito como un ave mil años prisionera  
el viejo corazón del olvidado  
.....  
Sube a nacer conmigo, hermano !